

**Marc R. Anspach**, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*. Paris, Le Seuil, 2002, 139 p.

Dominique Casajus

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3010>

DOI : [10.4000/etudesrurales.3010](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.3010)

ISSN : 1777-537X

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 283-285

**Référence électronique**

Dominique Casajus, « Marc R. Anspach, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*. Paris, Le Seuil, 2002, 139 p. », *Études rurales* [En ligne], 169-170 | 2004, mis en ligne le 13 avril 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/3010> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.3010>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

## Marc R. Anspach, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*. Paris, Le Seuil, 2002, 139 p.

Dominique Casajus

---

- 1 Le point de départ de ce livre vif et intelligent est le constat, classique, d'une analogie de forme entre le don et la vengeance : les objets s'échangent, se donnent et se rendent comme les coups. L'affaire serait banale si l'intention de l'auteur n'était pas précisément de dépasser ce constat initial. Celui qui se venge et celui qui donne sont certes tous les deux pris dans un cycle indéfini d'allers et retours, mais leur disposition d'esprit n'est pas la même. Le premier regarde vers un passé dont il entend solder les comptes. Il tue parce que l'un des siens a été tué et non pas, bien sûr, pour être tué – ce qui arrivera pourtant. Le second regarde vers un avenir dont il anticipe les promesses. Il va au-devant d'un souhait qui ne s'est pas encore exprimé, ou parie sur la gratitude que son geste fera naître. Quoi qu'il ait reçu autrefois, s'il donne aujourd'hui c'est moins en souvenir du passé que dans l'espérance des lendemains. L'antithèse proposée ici me paraît profonde, à condition de voir dans ce donateur sans passé une figure idéale dont les donateurs réels ne sont que des incarnations imparfaites. Ainsi appréhendé, le donateur de Marc Anspach rappelle un peu cette autre figure, tout aussi idéale, que Luc Boltanski a empruntée au *Nouveau Testament* et aux *Fioretti* de François d'Assise, et dont il a fait dans *L'amour et la justice comme compétences* un type sociologique fascinant : l'homme en état d'*agapè*. Pour accorder aux ouvriers de la onzième heure le même salaire qu'à ceux qui ont subi l'ardeur du jour, ou pour tuer le veau gras au retour du fils prodigue, il faut assurément ne pas faire acception des faits passés.
- 2 De ces deux dispositions d'esprit inversées, l'auteur propose quelques exemples ethnographiques et aussi, ce qui est plus original, des illustrations littéraires. Dans *Avril brisé* d'Ismayl Kadaré, l'action commence au moment où Gjorg tue celui qui a tué son frère et s'achève un mois plus tard lorsqu'il est tué à son tour. Gisant sur la route, il

entend alors des pas s'éloigner et comprend que celui qu'il entend s'enfuir n'est autre que lui-même, tel qu'il était un mois plus tôt lorsqu'il s'enfuyait, sa vengeance accomplie ; et le cadavre laissé derrière lui par ce double surgi du passé est cette fois « son propre corps qu'il venait d'abattre » (p. 12). Comment mieux dire que la vengeance rabat le présent sur le passé ? Tout autre est « l'obligeance prévoyante » avec laquelle Sganarelle use de son tabac quand il s'écrie dans le *Don Juan* de Molière (p. 14) : « Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend même pas qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens. » Notons d'ailleurs, avec l'auteur, que Sganarelle ne se fait pas gloire de son obligeance puisqu'il l'attribue à son tabac, tout comme les Maoris créditent les objets *taonga* d'une vertu qui pousserait leurs possesseurs à s'en défaire.

- 3 À ces illustrations littéraires il en ajoute une autre, mythique cette fois. Le *Festin de Bricriu* raconte l'histoire d'un géant qui défiait les héros irlandais en ces termes (p. 13) : « Voici une hache. Qui d'entre vous acceptera de me trancher la tête aujourd'hui, et demain je trancherai la sienne ? » Ce qui revient à leur demander de se venger aujourd'hui d'un meurtre encore à commettre. Demande absurde, mais dont l'absurdité tient précisément à ce que la vengeance y est traitée comme si elle était un don. Le don anticipe, pas la vengeance.
- 4 Claude Lévi-Strauss avait déjà remarqué à propos de l'échange généralisé que le don peut devenir un pari sur l'avenir. L'auteur reprend ces remarques et évoque quelques versions inattendues de ce type d'échange. Je n'en retiendrai qu'une. Dans les groupes de « potes » australiens décrits par Bruce Kapferer, chacun paie sa tournée à tour de rôle. Le bénéficiaire d'une tournée n'est jamais celui qui l'a payée la fois précédente mais le groupe des potes, éternel débiteur qui ne paie jamais ses dettes. On pourrait abonder dans le sens de l'auteur en disant qu'à l'inverse, l'échange généralisé est inconcevable quand il s'agit de vengeance. Le seul exemple qui pourrait s'en approcher est celui du tyran domestique qui se venge sur sa femme et ses enfants des humiliations subies dans sa vie professionnelle. Mais le cercle ne se referme pas : que je sache, les patrons despotiques n'ont rien à craindre des épouses battues de leurs subordonnés. Plutôt que d'un cercle, il s'agit d'une cascade où chacun frappe plus faible que lui.
- 5 Que don et vengeance supposent des dispositions d'esprit différentes, l'auteur en relève une autre manifestation. Si les cercles dans lesquels sont pris vengeurs ou donateurs sont parfois vicieux, ils ne le sont pas de la même façon. Il est difficile de sortir du cycle des vengeances mais, pour le don, c'est l'entrée dans le cycle qui est difficile. Car si je ne suis pas censé donner à cause de ce que j'ai reçu, pourquoi diantre commencerais-je à donner ? Et y a-t-il seulement quelque chose qu'on puisse appeler le premier don ? L'auteur en est persuadé puisqu'il considère au fond que tout don est un premier don, idéalement du moins. Si je commence à te donner, ce n'est pas à cause de ce que tu m'as peut-être déjà donné mais au nom de ma relation avec toi à qui je donne. Ainsi défini, le don n'a rien à voir avec le donnantdonnant, et il suppose la présence d'un tiers transcendant. Qu'on l'appelle Dieu, le *hau*, l'*agapè* ou la vertu bienveillante du tabac, ce tiers est toujours une figure de ce qui transcende les échanges successifs, à savoir la relation qu'à la fois ils manifestent et font exister. Et c'est vrai aussi de la relation amoureuse. Combien de fois les amants ne se disent-ils pas quand ils se font des dons : ni pour toi, ni pour moi, mais pour nous. L'auteur, qui n'est décidément pas avare de remarques inopinées, évoque à ce sujet ce tiers indispensable et capricieux que dans

leur intimité Lady Chatterley et son garde-chasse appellent « John Thomas », et même, s'inclinant devant son indiscutable transcendance, « Sir John » (pp. 83-84). Les relations conjugales sont parfois plus prosaïquement ménagères, et l'auteur doit donc traiter aussi de cette lancinante question à propos de laquelle plus d'un couple s'est déchiré : maintenant que les bougies sont éteintes et que le champagne est bu, qui va laver les verres ? Que chacun médite sur son cas personnel et il (ou elle) ne manquera pas de se dire : malheur aux couples où chacun ne les lave que parce que l'autre les a lavés la veille. Ce sont là des couples que l'auteur appelle vindicatifs, tandis que les couples heureux, c'est bien connu, sont ceux où chacun les lave parce que l'autre les lavera le lendemain. Absurde dans les festins mythiques de l'ancienne Irlande, l'anticipation l'est beaucoup moins quand il s'agit de faire la vaisselle.

- 6 L'auteur est plus classique mais tout aussi inattendu lorsqu'il commente ces paroles célèbres par lesquelles, le 4 mars 1933, Franklin D. Roosevelt ouvrit son premier discours comme président des États-Unis (p. 68) : « La seule chose que nous ayons à craindre est la crainte elle-même. » Formule circulaire qui s'enroule à l'évidence sur un cercle passablement vicieux. Je ne suis cependant pas sûr, contrairement à l'auteur, que c'est en reconnaissant le caractère transcendant de l'État que Roosevelt rendit ce cercle vertueux. Simplement, parmi les donateurs présents sur le marché, il sut comprendre que l'État était le seul à pouvoir jouer le rôle du premier donateur. En revanche, je suis entièrement d'accord avec lui quand il remarque que nos dirigeants sont bien naïfs de croire que leurs exhortations à la confiance pourraient suffire à la rétablir lorsqu'elle est compromise (surtout, ajouterai-je pour actualiser un livre paru en 2002, lorsqu'ils entendent par ailleurs réduire le rôle de l'État). Si seule la confiance d'autrui peut faire naître la mienne, qui aura confiance le premier ? Il n'est pas facile de parier sur l'avenir quand mon pari est conditionné par le pari de ceux sur qui je parie.
- 7 Ce rapide parcours ne rend qu'une justice partielle à un livre dont je peux dire, maintenant que j'en suis à conclure, que je l'ai trouvé tout simplement délicieux. Et comme il y a été question de Sganarelle, qu'on me permette d'évoquer, pour finir, une autre figure du don. Si Sganarelle donne son tabac à celui qui ne l'a pas encore demandé, Don Juan ne donne son amour qu'à celles qui ne lui ont pas encore donné le leur. Donateur exemplairement tourné vers le futur mais dont les amantes préféreraient peut-être que, sans être vindicatif, il ait tout de même quelque égard pour le passé : on peut vouloir être aimé aussi pour l'amour qu'on a déjà donné.